

Libretto

SERGE FILIPPINI

RIMBALDO

roman

Libretto

© La Table Ronde, Paris 2014.

ISBN : 978-2-36914-368-0

Pour Jack.

*Devenu un homme, j'ai aboli ce qui
faisait de moi un enfant.*

Paul, 1 Cor. XIII, 11.

L'histoire racontée dans ce livre est une fiction. Elle met en scène sept personnes figurant sur une photographie prise à Aden en 1880. L'auteur a conservé leurs noms, ainsi que certains détails de leur biographie puisés à différentes sources, mais la plupart des éléments qui contribuent à faire d'eux des personnages sont le fruit de son imagination.



Adossé au volcan mort, le Grand Hôtel de l'Univers faisait face à Steamer Point et ses images fugitives : tourbillons de poussière noire, chameaux encordés, mulets sous leur bât ou tirant des carrioles, cipayes en veste rouge, cochers somalis, marchands de peaux ou de verroterie mâchant du qât près de leur tente, enfants aux pieds nus, marins français, portugais, italiens, dont les vapeurs reposaient dans la brume sur le golfe d'Aden.

On pénétrait dans l'hôtel par un escalier qui rejoignait une rangée d'arcades et une entrée formant une sorte de véranda. Cette terrasse n'était ornée d'aucune plante car il est impossible de rien faire pousser en Arabie. Deux guéridons de fumeur et cinq fauteuils à accoudoirs semblaient y attendre l'ouverture d'une comédie. Un homme apparut au pied des marches. Il les gravit d'un pas pressé. Vêtu d'un pantalon blanc et d'une veste en drap gris, il allait tête nue. Sa barbe était bien taillée. Il transportait

d'un bras un trépied que serraient des lanières et de l'autre, par sa poignée de cuir, une chambre photographique en bois fruitier. Toutes les pensées de ce Nîmois débarqué à Aden quelques jours plus tôt étaient des pensées d'impatience : il avait hâte de continuer son voyage, de franchir le détroit avec une petite escorte, de gagner Zeilah et de pénétrer enfin la Corne orientale. La région était inexplo-
rée, regardée comme dangereuse, mais la passion scientifique, chez lui, l'emportait sur la peur. Résolu à photographier les guerriers somalis chez eux, au cœur de leur civilisation, il ne doutait pas de savoir apaiser leur méfiance.

Pour le moment, c'est un type d'indigènes moins enchanteurs qu'il s'apprêtait à immortaliser : un groupe d'Européens vivant à Aden. Jules Suel, le gérant de l'hôtel, lui réclamait ce cliché dont il disait vouloir se servir à des fins publicitaires. Le photographe avait accueilli le projet comme une irritante corvée tout juste bonne à le retarder dans ses préparatifs, mais il n'était pas facile, ni prudent, de refuser un service au « père Suel », comme tout le monde l'appelait ici.

Le photographe appuya le trépied au dossier d'un fauteuil. Ayant déposé la chambre sur un guéridon, il retira avec précaution le cache en feutre qui en protégeait l'objectif. Penché sur l'appareil, il se concentra sur le mécanisme commandé par une manette de

fer, qu'il actionna à plusieurs reprises en exprimant sa contrariété par des grimaces et de petits soupirs mécontents. Au bout d'une minute, il sentit une présence et se retourna. Il se trouva nez à nez avec un inconnu qu'il n'avait pas entendu venir à cause du bruit. C'était un homme jeune, comme lui, mais glabre et de grande taille, vêtu d'une vareuse et d'un pantalon blancs. Il tenait à la main une enveloppe épaisse. Il semblait fasciné par la machine à l'œil inerte.

– J'ai laissé en France des appareils instantanés bien meilleurs ! dit le photographe d'un air navré. Celui-ci, on me l'a prêté. Il ne s'adapte pas bien sur mon pied. Sa guillotine m'agace.

La sueur lui trempait le front et constellait de perles les poils de sa barbe. Le jeune homme en vareuse, lui, ne transpirait pas : sa figure était sèche comme celle d'un caravanier.

– Vous ne seriez pas artiste en guillotine, par hasard ? reprit le photographe.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Rien de méchant. Elle réclame trop d'attention, même si elle finit toujours par tomber.

– Aden a son atelier de photographie...

– Oui, Édouard Bidault. J'ai fait sa connaissance ce matin.

– Il a dû vous dire que vous aurez du mal à trouver de l'eau douce pour rincer vos glaces.

– Oh ! Mes glaces ! Elles sont au gélatino-bromure d'argent, figurez-vous. Le dernier cri. Ça voyage et ça se développe plus tard en cas de nécessité...

Il tendit la main.

– Georges Révoil.

L'homme en vareuse ne prit pas la main tendue. Il ne donna pas son nom. Il demanda seulement d'un ton sec :

– Quels sont les prix, pour un bagage photographique comme celui-là ?

L'observateur perspicace qu'était Révoil étudia le personnage : fine moustache en duvet, léger défaut à la lèvre, regard insatiable, cerné d'ombre. Le photographe se passionnait pour la psychologie dans ses rapports avec la physionomie. Peut-être avait-il affaire à un de ces êtres animés par une énergie singulière, qui cherchent leur route, tout comme lui, dans les contrées escarpées de l'existence, là où s'oublient les politesses.

– Vous voudriez en acheter un ? demanda-t-il.

– On doit pouvoir faire de bons albums avec ça.

– Une intuition me dit que vous ne vous en sortiriez pas mal. J'ai l'expérience de ces choses... Il ne suffit pas de regarder. Il faut *voir*, n'est-ce pas ? Tout est là. La photographie est un art. Ou sera un art. Qu'en pensez-vous ?

L'homme en vareuse n'eut pas le loisir d'exprimer son opinion sur ce point. Une voix résonna

dans le *hall*, le large corridor qui s'enfonçait dans les profondeurs de l'hôtel, dont on distinguait les têtes d'antilopes alignées le long du mur, pâles et fantomatiques. C'était le père Suel, le gérant de l'Univers, qui interpellait son domestique.

– Cependant la photographie coûte cher, reprit Révoil. Je pourrais vous conseiller un fournisseur à Lyon. De quels moyens disposez-vous ?

– Le prix ne compte pas...

Jules Suel apparut sur la terrasse, la cinquantaine robuste, vêtu d'un surprenant costume à carreaux bruns. On devinait chez lui le fort en gueule, mais aussi le madré. À vingt ans, il avait dévalisé les armureries avec les insurgés de 48 et crié comme eux sur les barricades pour insulter la garde et le roi Louis-Philippe. À quarante, ayant amassé quelque argent et redoutant qu'on vienne le lui confisquer, il s'était abstenu d'applaudir la Commune. Depuis qu'il avait élu domicile à Aden, il sentait se réveiller parfois les ardeurs insurrectionnelles de sa jeunesse. Comme pour leur donner une expression en harmonie avec le contexte, il proclamait que les Français étaient aux colonies pour la liberté qu'elles offraient, et qu'au-delà des mers s'accomplissait « la vraie Révolution ». Ce propos était ambigu. Suel essayait-il de se faire passer pour un homme qui avait des idées ? Chacun savait que s'il avait failli tâter naguère des prisons parisiennes, c'était moins pour ses opinions que pour

sa conduite. Le personnage n'était pas sympathique, mais regardé comme tel par ses compatriotes.

À peine eut-il empli la véranda de sa présence que l'homme en vareuse d'ouvrier lui fourra sa lettre entre les mains.

– Encore! s'exclama Suel. Vous ne cesserez donc jamais d'écrire?

Il retourna le pli pour lire l'adresse à voix haute :

– Madame veuve mmmmm... Roche, par Attigny, France!

Et, l'ayant porté à ses lèvres :

– Une mère, une patrie... Allez, votre famille a de la chance. Je ferai mettre ça sur votre compte à la poste pas plus tard que tout à l'heure...

Il pointa l'index vers le photographe.

– Avez-vous fait connaissance avec Georges Révoil? À Aden pour quelques jours seulement, hélas! Mais il repassera chez nous. Le Grand Hôtel de l'Univers! Qui n'y revient, n'est-ce pas?

La brise qui soufflait de la mer était si faible qu'elle ne pouvait presque rien contre l'effrayante chaleur amassée sous la véranda – et c'était pire encore derrière le volcan, dans le cratère où se terrait la ville indigène. Suel tira l'un des fauteuils, s'y laissa tomber et s'y établit jambes écartées. Il s'essuya le front avec son mouchoir, puis se servit de l'enveloppe comme d'un éventail.

– Ils vont arriver, reprit-il, s'adressant à Révoil.

Toute la horde. Maurice Riès, Henri Lucereau, Bidault et sa femme... Vous les connaissez...

– J’ai parlé ce matin avec Édouard Bidault, confirma Révoil. Je me suis arrêté dans son atelier, à mon retour de la ville. Mais je n’ai pas eu l’honneur de rencontrer son épouse...

– Elle sera là pour la photographie, croyez-moi!

Il lança soudain d’une voix de caporal :

– Et vous aussi, Rimbaud!

– Je n’y tiens pas.

– Je sais bien que vous n’y tenez pas, nom de Dieu! fit Suel.

Il ajouta, en se tournant vers Georges Révoil :

– Vous avez devant vous le plus grand misanthrope de toute l’Arabie.

Puis il s’adressa de nouveau à Rimbaud, cette fois sur un ton de chaleureuse amitié :

– Je vous le demande. Parce que ça me fait plaisir. Soyez sur ma photographie.

– J’ai du travail...

– Allons! Vos sacs de moka ne s’envoleront pas!

– Vous êtes employé à la factorerie Bardey? intervint Révoil.

Rimbaud était venu à l’Univers pour y déposer son courrier, pas pour se laisser entraîner dans une de ces vaines discussions entre Français orchestrées par Suel sous sa véranda. Il préférait les échanges en tête à tête. Et s’il est vrai qu’il aurait volontiers continué

de parler photographie avec ce Révoil, le grand portrait publicitaire ne l'intéressait nullement. Sans adieu ni cérémonie, il traversa la terrasse et descendit sur la route où braillaient les ânes et les chameaux baraqués, chargés de leurs fagots de bois mort.

Révoil et Suel l'observèrent tandis qu'il se hissait sur le banc d'une voiture à plateau.

– Vous avez vu ? marmonna Suel. Un caractère impossible.

Rimbaud secoua les rênes. Pour se placer dans la bonne direction, il fit parcourir un cercle à son cheval et repassa lentement devant l'hôtel sans même tourner les yeux vers Suel qui lui lança :

– À tantôt, n'est-ce pas ? Je compte sur vous !

La voiture s'éloigna, suivie d'une traîne de sable noir qui brouilla l'inscription *Factorerie Bardey* suspendue par des chaînes à l'arrière du plateau.

Rimbaud disparut derrière le volcan, au carrefour de la ville indigène.

Suel avait pris une expression obstinée. Il ne quittait pas des yeux l'esplanade encombrée de voitures et d'animaux, qui descendait doucement, au-delà de la route, jusqu'à la rade où régnait une paix relative. La coque métallique d'un vapeur à l'ancre vibrait dans la lumière. Le rivage grouillait de pêcheurs à demi nus, réduits à de fines silhouettes, qui ramenaient leurs boutres dans les eaux sombres.

Après le départ de Rimbaud, Suel eut une série de brèves visions désordonnées se rapportant à un Indien venu de La Réunion et débarqué deux ans plus tôt du *Tibre*, le paquebot des Messageries maritimes. Le voyageur avait été assassiné une semaine après avoir mis le pied sur le sol d'Arabie : on avait retrouvé son corps nu gisant au bord de la route qui unit Steamer Point et Aden, à proximité d'un misérable campement où il avait peut-être cherché à satisfaire des habitudes pédérastiques. Le consul, avec l'accord des Anglais, dépêcha un enquêteur

à l'Univers. Le policier pria Suel de lui ouvrir la chambre du défunt, puis sa malle-cabine où ils découvrirent une montre en or, des publications licencieuses, du tabac, du haschisch et des pipes à eau en céramique. La malle contenait aussi un nécessaire de toilette, du linge, des vêtements plus ou moins usagés, parmi lesquels le fameux costume exotique quadrillé de brun. Un portefeuille se cachait dans le double-fond d'un tiroir. Le policier y trouva une carte postale et une liasse de billets. Il tendit la carte postale à Suel. On y voyait l'Indien en personne, posant avec des jeunes gens sous l'enseigne d'une « Maison de café ». Le policier, qui avait compté la fortune de l'Indien en s'humectant le pouce, dit à voix basse :

– Huit cents francs tout rond. Quel métier de crapule aviez-vous l'honneur d'exercer, père Suel, avant de vous lancer sur les mers pour venir vous cacher en Arabie ?

– J'avais une conciergerie d'immeuble à Paris, monsieur. Dans les Halles. Aux Innocents.

– On fait moitié-moitié ?

– Laissez une ou deux coupures dans le portefeuille, pour l'illusion.

– Autre chose vous intéresse ? La montre ? Les journaux lubriques ?

– Je garderai cette carte postale. Et le costume à carreaux.

Il arrivait depuis à Jules Suel de porter cet habit dans le privé de son appartement, afin de se sentir à son aise. C'était aujourd'hui la première fois qu'il le revêtait en public. Il lissa les revers avec ses paumes tandis que Révoil prenait un fauteuil et demandait :

– Que fait-il, chez Bardey ?

– Rimbaud ? dit Suel, sortant de sa rêverie. Il surveille les trieuses de café. Et elles le craignent ! Elles l'appellent *Karani*...

– « Le Méchant ».

– Je vois que vous avez appris l'arabe. Il ne restera pas longtemps à leur mener la vie dure, croyez-moi. C'est un homme qui a la bougeotte...

– Pensez-vous qu'il accepterait de m'accompagner au pays Galla ? Et que la maison Bardey le laisserait partir ?

Un élan de jubilation s'empara de Suel :

– Il vous plaît déjà ! J'en étais sûr.

– Il n'a pas l'air d'un type ennuyeux, dit Révoil comme pour lui-même.

– Vous avez réussi à lui tirer les vers du nez ? D'habitude, il n'est guère bavard...

– Il sait ce qu'il veut et j'aime ça.

– Dites donc ! Vous ne prétendiez pas vouloir voyager sans autre escorte qu'une poignée d'indigènes ?

– Une poignée d'indigènes et un misanthrope, ça me va parfaitement, dit Révoil avec un humour auquel le gérant de l'Univers resta imperméable.

Accoudé au bras de son fauteuil, il jaugea son interlocuteur en hochant légèrement la tête, et sa figure à cet instant aurait pu être celle d'un maquignon rusé.

– Vous êtes un finaud, vous.

– Présentez-moi donc à Bardey, monsieur Suel. Je lui en toucherai un mot...

– Alfred Bardey est lui-même parti pour le Harar, monsieur Révoil. Arrivé à bon port, j'espère, à l'heure qu'il est. Bon sang, je n'aimerais pas apprendre qu'ils l'ont trucidé en route...

Il remua la main devant son front humide, comme pour se libérer de ces visions féroces qui hantaient l'esprit des Européens chaque fois que la discussion venait sur les expéditions lancées en Afrique – caravanes dont les ossements alignés séchaient dans les cailloux du désert, étrangers dépecés par les guerriers Issas, chameaux dévorés par les lions.

– Je vous présenterai qui vous voudrez, reprit-il, quand je serai sûr de pouvoir compter sur vous. D'abord, mon grand portrait de groupe ! Mon portrait au naturel. Alors ? Il est faisable, j'espère !

Révoil croisa les jambes et s'épousseta la cuisse.

– Pourquoi serait-il infaisable ? demanda-t-il.

– Je l'ignore et je n'en sais rien ! Qu'est-ce que j'y connais, moi, en photographie ? Je veux faire de la publicité pour mon hôtel, c'est tout. Quant à la technique... Au fait, vous saurez où poser ce... trépied ?